

## **Entre errance et hospitalité, la fraternité**

*Nelson Vallejo-Gomez*

“La relation subsistante...” (Thomas d’Aquin,  
*Somme théologique* — Ia, q. 29, a. 4.)

“L’évangile de la fraternité est à l’éthique ce que  
la complexité est à la pensée, Elle appelle à non  
plus fractionner, séparer, mais à relier, elle est  
intrinsèquement re-ligieuse, au sens littéral du terme.”

(Edgar Morin, *Terre-patrie*, en collaboration avec  
A. B. Kern, Paris, Editions du Seuil, 1993, p. 209.)

Il est des mots qui vous résonnent dans la tête comme  
autant de clés possibles pour mieux comprendre le dia-  
logue des civilisations, faciliter la compréhension entre  
personnes acquises à dogmes, rites et confessions divers,  
alors que leurs racines peuvent être cousines en dignité.

Encore faut-il pouvoir les penser reliés et les relier en action, comme l'on devrait faire en pensant en mouvement la condition humaine.

Je parle de mots riches et beaux, chargés d'esprit et de vie, d'histoire commune, d'humanité; des mots qui peuvent, comme par le passé, enrichir la trame de concorde et de constitutionnalité au sein de toute société renouvelée. Ils permettent de concevoir la dimension à la fois globale et locale de la modernité, montrer que le social est constitué de populations et d'individus ayant des origines, des tribus, des nations d'appartenances, de confessions, de goûts et de sentiments, de pensées et de principes divers, bref, qu'une communauté ouverte est toujours faite de familiers et d'étrangers, d'amis et d'ennemis.

202

J'évoque des mots dont on saurait encore s'inspirer pour faire le ciment d'une politique de civilisation humanisée, d'économie réelle et d'éducation tenant à la fois compte de tradition et de modernité.

Il y a, d'abord, l'idée de vouloir les penser ensemble, constitués, reliés davantage en boucle complexe plutôt que logique ou théologique. On pourrait aussi les transcrire et les recycler dans la triade constitutive d'une laïcité républicaine toujours à faire vivre, en fonction d'un contexte nouveau et d'un diagnostic pertinent, au-delà du nécessaire, insuffisant, parce qu'idéal, pacte citoyen.

Les mots qui résonnent dans ma tête d'hispano-américain francisé, autant dire d'exilé, de pèlerin quelquefois, sont aussi poétiques que charnels. Je vais les prononcer en français; j'aurais pu le faire en ancien castillan.

Ce sont les mots d'*errance*, d'*hospitalité*, de *fraternité*...

Qui connaît leur histoire occidentale sait que leur sens provient de l'hybridation du latin avec divers patois locaux. Autrement dit, leur compréhension requiert de passer par la *Voie romaine* et d'en sortir par les voies de la *Latinité*.

Comment en faire différemment, alors qu'on revient comme en pèlerinage et qu'on reçoit accueil dans le pourtour méditerranéen?

Traditions, traductions, interprétations, us et coutumes forment et déforment leur signification, qui vient de la nuit des temps; que l'on retrouve comprise comme ceci dans *l'Ancien Testament* ou dans *La Tora*, ou bien comme cela dans le *Nouveau Testament* ou dans *Le Coran*.

Les mêmes mots et pourtant chargés de sens toujours renouvelé, réformé, réinterprété, métamorphosé, relié et ramimé...

203

La tradition judéo-chrétienne, puis l'Islam lui-même, les recréent à leur façon depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, en passant par le Moyen Age et la Modernité, à travers la figure de l'exil comme un départ forcé, rarement voulu, à moins de passer au tamis psychanalytique la fameuse "pomme de la discorde"; puis, à travers l'image du pèlerinage, comme le retour désiré ou annoncé déjà en rêve ou par un ange de visitation.

Entre départ et retour, il y a un topo logique que la pensée géocentrique épuise en nous, mais que la pensée héliocentrique ouvre en direction de l'infini, vers d'autres que nous-mêmes.

En tout état de cause, nos trois mots clés mêlent en récits légendaires, parfois apocalyptiques, souvent prometteurs, les thématiques de l'*errance*, du voyage repris, de l'itinéraire tra-

cé ou sans but, de la traversée du désert, de la soif et du sacrifice, du recueillement, de la prière et du pardon, de l'*hospitalité* — accueil intéressé ou désintéressé, de la réconciliation, de la lettre ou du message en code passeport, de la trame en concorde régulée ou de la *fraternité* planétaire

J'ajoute un bémol à cet éloge du *Livre*, car qui connaît la trace de nos mots dans l'histoire des religions et des civilisations sait, par ailleurs, que l'occident judéo-chrétien et l'orient musulman n'ont pas le monopole du sens profond et des leçons de vie bonne que l'on trouve quand on creuse ces trois mots clés.

204 D'où ma première hypothèse de travail pour mieux les saisir: il y a de l'universel en partage dans la boucle *errance*↔*hospitalité*↔*fraternité*. Comment en rendre compte sans en être pour autant ravi par les figures traditionnelles de la théologie-politique ou des récits légendaires? Comment en saisir la quintessence de ces mots clés sans être niaisé par je ne sais quel cosmopolitisme à la Mac Donald?

Cette enquête a pour objet de faire en sorte que l'*errance*, l'*hospitalité* et la *fraternité*, intégrant le tiers exclu du négatif qui les rode et les corrompt, retrouvent le sens originel de vertus humaines, celles qui, en sens moral comme intellectuel, concourent au bien être des hommes et postulent au meilleur en toutes leurs actions politiques, économiques et sociales. C'est une enquête restauratrice en temps de crise des fondamentaux. Il se peut qu'elle arrive trop tard, comme toute restauration, forcément.

L'intuition de cet universel qui relie, afin d'en extraire toute la puissance de sa mémoire commune, reste à penser

pour appréhender le fil et la trame du dialogique ou, si l'on préfère, de l'actualité que l'on saisit dans ces trois mots clés.

La méthode pour ce faire est encore en rodage. Il s'agit d'une pensée complexe qui subsume des concepts pouvant raisonner autrement, et pourtant à l'aide de la logique traditionnelle des principes de causalité et d'identité. Edgar Morin le rappelle souvent: l'esprit cloisonne et sépare; il subsume par besoin, il relie par nécessité. En temps de crise majeure, il faut oser affronter le défi consistant à relier les contraires, sur le parvis comme à l'autel et au minaret.

Il m'est d'avis qu'un trésor git au cœur du signifiant de ces trois mots. Pour qui sait les entendre, il serait fait d'histoire vécue et de temps retrouvé. Une communauté en conflit, ayant compris le sens de remembrance et de révolution, prête à se rassembler et à se doter de constitution nouvelle, pourrait avoir la chance de revivre pour les familiers et les étrangers, en vue de paix et de prospérité, la richesse et le témoignage que ces trois mots recèlent.

**205**

La sagesse de modes de gouvernement éprouvés depuis l'Antiquité nous apprend que l'avenir se bâtit dans l'actualité du présent. C'est alors l'histoire qui éclaire la route du lendemain. Si l'on veut instaurer en pierre de touche de la constituante un mot, aussi polysémique fût-il, alors il faut dire clairement que sa force est toute en puissance; qu'il n'est pas le mot unique, autrement dit, qu'il n'est pas divin ou sacré en tant que tel, car seul Dieu l'est vraiment. Certes, il faut pour toute constituante un noyau paradigmatique structurant, une pierre de touche ou fil juridico-philosophale, mais ce serait dogmatisme, je dirais même, hérésie,

que de l'inscrire en pilier fondamental d'une Constituante, puis de l'enseigner ensuite aux enfants comme exemplaire.

Certes, on rêve tous de mêler l'ici-bas et le là-haut, la terre et le ciel, la constitution de gouvernance ouverte des uns et des autres et les enseignements d'un livre sacré. Car, nous, les Contemporains, après deux mille ans de guerres pour une femme ou un temple, un territoire, une nation, une langue ou un puits de pétrole, nous savons que les Constitutions des hommes sont périssables et donc perfectibles; qu'elles ne sont pas divines. C'est leur infraction et leur insuffisance, leur interprétation, la ligne de partage, la ligne jaune, là où le juge bascule dans l'arbitraire, qui est en jeu, car nul n'oserait plus, dans un monde globalisé, se draper d'un absolu, quel qu'il soit, sans déclencher aussitôt une myriade d'injustices, sans que le règne de la loi s'absolutise, sans que l'on salisse, au bénéfice de pouvoirs institués, un nom sacré.

206

“Nous avons la Liberté. La démocratie nous attend maintenant”, a dit à la Radio une Ancienne qui voyait, impassible, les guerriers prendre sa ville, lors de la récente guerre en Libye. Quel beau défi! Mais il ne faudrait pas que l'attente démocratique devienne comme en attendant Godot. Je me souviens de la sentence inscrite sur les murs du Parlement colombien, à Bogotá. Elle fut prononcée par l'un des plus grands constitutionnaliste créole, un américain, Francisco de Paula Santander, il n'y a que deux petits siècles à peine, au lendemain de la chute définitive de l'empire espagnol dans ses colonies des Indes occidentales: “Les armes nous ont arraché à la tyrannie; les lois nous donneront la liberté.”

La parole de l'ancienne libyenne et du constitutionnaliste américain — métis qui plus est, barbare donc par ailleurs, sont justes, mais elles sont aussi enivrantes.

Je ne voudrais pas que leur rappel entretienne le malentendu que provoque penser la démocratie ou la liberté comme des *Bastilles à prendre* ou des lignes de front à l'horizon. Ces images peuvent avoir leur pertinence pédagogique, mais elles ont aussi leurs pièges paradigmatiques, leur enfermement mental, leur horizontalité faite d'objective aveuglante et de subjectivité stupide. En effet, l'attente démocratique peut être aussi un piège dialectique. Longtemps, les Tyrans éclairés se sont servis de la démocratie et de la liberté comme l'espoir du grand soir ou de lendemains qui chantent pour les peuples et les esprits emprisonnés, alors que démocratie et liberté n'existent réellement, ou n'émergent concrètement, ici et maintenant, que dans le respect de la parole et de l'opinion des autres, dans la politesse et dans le dialogue. C'est alors que démocratie et liberté s'institutionnalisent, par contagion positive, dans le respect de la représentation donnée ou reçue, dans l'écrit et leur histoire justement interprétée et actualisée.

207

Je veux dire que la démocratie et la liberté ne sont pas des récompenses glorieuses, des saluts ou des buts à atteindre et que, en attendant, on soit obligé de traverser le désert, subir la soif et la faim, priver ses enfants d'avenir. Loin s'en faut. Démocratie et Liberté sont là, en acte, à la table de chaque maison en famille ou sur la place publique de chaque ville; ou elles ne sont pas. Quiconque a de jeunes enfants connectés aux réseaux sociaux et à l'Internet pla-

nétaire sait très bien de quoi je parle ici. Mais quiconque a exercé des fonctions politiques ou de gestion de la chose publique sait que la démocratie et la liberté ne peuvent pas être en tant que tel le programme de gouvernance, mais la condition même de son exercice au quotidien.

Je reviens sur les trois mots que j'évoque ici, je propose de les penser en boucle topique ou métaphysique, chronique ou achronique, théologique ou politique, historique ou poétique, mais de les penser toujours, autant que possible, en tenant compte de l'interaction qui les anime et de l'interdépendance qui leur donne sens alternatif.

208

D'aucuns pourraient suggérer de les penser en boucle trinitaire et de les concentrer en amour, mais ce serait aller trop vite en compréhension ou, si l'on préfère, en aveu ou en don. Et pourtant, dieu sait que l'accueil gracieux ou désintéressé d'un étranger chez moi nécessite la foi qu'entre nos différences respectives demeure ce *je ne sais quoi* qui nous rassemble, autrement dit, pour pouvoir recevoir moi en l'autre l'unicité de la diversité ou de la trinité, il faut comprendre qu'au trognon de ce qui nous rassemble et nous dissemble subsiste un minimum de ressemblance ou d'accord, afin que la mise en relation soit compréhensible, sinon, pourquoi vais-je accueillir, au fond, un étranger chez-moi? La sagesse populaire a toujours su s'en méfier. Les Seigneurs dressent leurs remparts d'hier comme d'aujourd'hui, afin que le métèque ne vienne quémander le jour, piller la nuit, si l'on ne lui accorde l'*hospitalité*.

La question concrète, dès lors, n'est plus celle, métaphysique, de savoir si chacun est un être unique, ayant sa propre langue, sa propre histoire, son identité propre, mais de savoir

comment comprendre la relation de cette diversité. Faute de quoi, la division ne ferait que nier l'autre et conduire à son rejet. Comprendre n'est peut-être pas si juste et distinct que le rationaliste le croit, là où il s'agit avant tout d'avantage comprendre, ou plutôt de laisser comprendre le simple constant du don de soi qui se joue dans l'hospitalité transcendée de l'accueil chez moi d'un étranger.

La tradition biblique est une des sources pour mieux comprendre nos trois mots clés. La question de l'étranger y est récurrente. Dans le livre de l'Alliance, le commandement de l'accueil de l'étranger est parmi les plus répétés (36 fois) parmi les commandements sociaux. Il est revêtu de la plus haute autorité et acquiert un poids égal à celui d'autres normes fondamentales religieuses et culturelles: elles font partie de la relation même à Dieu.

209

Le Deutéronome réfère les prescriptions relatives à l'étranger, sans cesse, à l'Exode et surtout à la mémoire de l'esclavage (cf. Dt 24, 18). J'y entends le commencement de l'*errance* ou le rappelle d'une chasse paradisiaque, l'espoir d'une libération. Cela ne fait pas que souligner l'expérience d'avoir été un émigré et un esclave en Égypte, mais aussi l'acte de libération de Dieu lui-même qui se manifeste dans l'attribution d'un havre ou d'une terre d'accueil. Cet appel évoque en creux l'*hospitalité* et la *fraternité* à venir. C'est ici que l'on doit comprendre le sens naturel du mot *fraternité* et celui de la sentence relative à l'amour de son prochain. Car, c'est en exil que l'on saisit la profondeur et la difficulté d'aimer l'étranger en mon prochain. *Fraternité* est ici la condition de possibilité pour réguler une communauté faite d'amis et d'ennemis, de proches et de lointains, de fami-

liers et d'étrangers, une fois revenus les uns et les autres du délire identitaire de la tribu murée en esclavage, autrement dit, une fois en liberté. On comprend mieux encore la sagesse millénaire de l'Ancienne libyenne: "nous avons la liberté, la démocratie nous attend".

210 La question de savoir s'il s'agit d'une promesse de terroir à coloniser ici-bas ou la promesse d'ancrage dans la foi en tant que royaume fondateur du monde ou récompense de vie éternelle, ou les deux indistinctement, tout cela reste en suspens, car la dialectique élective entre un peuple et le dieu qu'il se donne, ou auquel il se reconnaît, requiert d'une transaction complexe et historiquement sanguinaire entre le théologique et le politique. Spinoza l'a décrypté de façon magistrale dans son *Traité* en la matière, contribuant à ouvrir les voies de la modernité en Europe au 17<sup>ème</sup> siècle. Ses leçons de gouvernance politique restent et resteront d'actualité quand il s'agira de comprendre, de façon à la fois séparée et complémentaire le royaume des cieux et les royaumes des hommes, la constitution juridique pour le gouvernement des uns et des autres et l'éthique juste du gouvernement de soi, comprendre et accepter qu'entre l'*errance*, l'*hospitalité*, il y a la *fraternité*.

Il reste que ce point d'orgue, que l'on appelle amour, et qui permet ancrage et enracinement n'est pas exclusif d'une tribu ou d'une communauté. Il embrasse aussi le point de fuite de toute unité, à savoir l'étrangeté en tout un chacun et plus particulièrement chez les autres, chez les étrangers (cf. Dt 10, 17 sq.).

Israël, en tant que figure du peuple élu dans la tradition biblique, est appelé à manifester cet amour en exerçant

*l'hospitalité* en gîte et couvert d'abord, et pas seulement qu'aux membres en *errance* de sa tribu, autrement dit, pas seulement qu'au frère circoncis, car Israël, en tant que tel, n'est pas un Etat-nation, mais la communauté des nations.

On le verra mieux dans le *Nouveau Testament*, qui re-laye cette exigence de l'accueil, pour comprendre le "Jugement des nations" ou "Jugement dernier". *L'hospitalité* fait partie des œuvres de miséricorde mentionnées en Mt 25. Le jeu trinitaire y est à l'œuvre. Pour trancher ce Jugement sans raison à proprement parler, le Juge, qui est un revenant assis sur son trône de Gloire, aussi auréolé que l'on puisse l'imaginer par la résurrection et la délégation de puissance divine, fait appel à l'analogie entre "Le Fils de l'Homme" et le "tout petit de Mes Frères" affamé, assoiffé, malade, étranger, démuné, prisonnier. Avoir soigné ses souffrances et ses angoisses chez l'autre, sans savoir pour autant que chez le visage de l'autre luisait les stigmates du ressuscité en errance, voilà la justification du salut joint à la vie éternelle.

211

Dans l'interprétation de nos trois mots clés, l'un peut être à la fois cause et finalité de l'autre et, pourtant, nulle signification à propos de *l'errance*, par exemple, n'épuise *l'hospitalité* ni la *fraternité*. De même, *l'hospitalité*, en soi ou pure, comme la voudrait Derrida, n'abolit *l'errance* ni n'apprivoise l'étrangeté en tout un chacun; pour la seule raison que l'on accueille toujours chez soi une personne et pas une qualité. Il reste, cependant, que par une nuit éclairée de sagesse, *l'hospitalité* nous apprend à mettre en veille les délires identitaires des uns et des autres, puisque l'hôte qui se sait à la fois accueillant et accueilli comprend que *l'hospitalité* véritable est discrète. La discrétion est une de ses

vertus. Elle n'interroge pas l'hôte sur son identité, son origine ou sa destination. Les questions dites fondamentales par la métaphysique moderne, qui sont en transe avec la peur de la perte de soi et de l'oubli de l'être, telles que: "qui suis-je?", "d'où viens-je?", "où vais-je?", ce questionnement n'aurait raison d'être durant le temps que dure sous la tente la fête de l'hospitalité. "Oublie qui tu es, car à cet oubli initial tu devras d'être mon hôte", chante Edmond Jabès dans son recueil *Le Livre de l'hospitalité* (Paris, 1991).

J'ajoute que l'on pourrait à ce stade de notre enquête s'y méprendre et croire à tort que l'hospitalité est oublieuse. En réalité, c'est tout le contraire, me semble-t-il. Car l'enjeu de l'hospitalité est la remembrance d'un souvenir fondamental, la vivification d'une mémoire fondatrice. En effet, l'hospitalité est la preuve par la nuit sans étoiles que l'on n'est pas qu'originaire de quelque part et que l'on peut aussi être abrité par le seul fait d'être un être humain. Autrement dit, en tant qu'être de culture et de nature à 100%, on peut avoir plusieurs naissances ou mieux encore, métamorphoses. Cette diversité de notre unité ne conditionne pas seulement notre identité, elle la diversifie.

Mais à l'aube, de deux choses l'une: ou bien, l'on décline son identité et s'y instaure un contrat d'installation et de mise en communauté, puis un règlement intérieur s'avère dès lors nécessaire pour cohabiter entre étrangers; ou bien, on reprend la route, la diaspora, l'errance, le pèlerinage, la dispersion, l'égarément. Chassé à l'aube de la tente hospitalière, on redevient l'errant qui, dans le désert, cherche l'étoile de David, le minaret de la Mecque ou la croix du salut.

Une vision schématique de l'histoire des religions et des civilisations pourrait tracer le fil conducteur de notre enquête de façon linéaire ou simplement horizontale. C'est une manière de penser qui rassure le raisonnement matérialiste. Celui qui veut d'abord toucher pour y croire. Voilà des explications simplistes ayant, comme les contes à dormir debout, un principe et une fin, se statuant claires et distinctes: l'*errance* pour thèse, l'*hospitalité* pour antithèse et la *fraternité* pour synthèse ou conclusion.

La réalité est que l'être de l'une ne parvient pas à être entièrement subsumé par celui de l'autre. Certes, ce serait plus rassurant si l'*hospitalité* suffisait à contenir l'*errance*; à l'apprivoiser pour de bon; à lui imposer une feuille de route avec le début et la fin du voyage sans itinéraire tracé qui caractérise l'*errance* véritable. On verrait alors passions et souffrances sous contrôle et, à travers la *fraternité*, une sublimation de l'étrange insociabilité qui rappelle, en tout un chacun, son héritage de mammifère à l'affût, de bête et d'ange, de crainte et de tremblement.

213

Un schéma de pensée simpliste, nécessaire pour diviser, insuffisant pour relier, chercherait aussi dans l'*errance* le souvenir d'une traversée du désert toujours recommencée, la mise en suspens de la mémoire de soi et de l'autre le temps d'une nuit d'*hospitalité* sous je ne sais quelle tente, pourtant celle-ci aussi condamnée à se dresser un peu partout, suivant le cycle des saisons et de la transhumance.

Il nous reste, en réalité, chaque matin, à faire preuve de *fraternité* pour cohabiter les uns les autres. On sait que le concept de *fraternité* est équivoque. Véronique Munoz

Dardé propose une distinction efficace entre fraternité-critique, fraternité-vertu, et fraternité-contractualiste.

Cette dernière forme de *fraternité* répondant tout particulièrement aux attentes du 21<sup>ème</sup> siècle, pense-t-elle, par sa dimension d'ouverture et de pluralisme. La *fraternité*, qui fut jusqu'ici le parent pauvre du ternaire républicain, puisqu'on considère qu'elle ne définit aucun des droits démocratiques (J. Rawls, 1971), pourrait bien devenir le mot clé d'un nouveau républicanisme.

214

La fraternité-critique est celle des frères qui s'associent pour lutter contre toute forme d'oppression. La *fraternité*, association volontaire pour la liberté, contre les abus d'un pouvoir arbitraire, voire illégitime. Cette conception de la *fraternité* résonne avec le premier terme du ternaire républicain en France, et c'est ainsi qu'elle trouvera écho dans les formes de pensées libertaires de la modernité. La fraternité-vertu résonne davantage avec le deuxième terme du ternaire républicain, l'égalité puisqu'elle souligne l'union, la cohésion des frères pour une cause commune. Alors que la fraternité critique ne craignait pas de menacer le lien social, il s'agit ici au contraire de le conforter, en soulignant la nécessité d'une coopération au nom d'un principe commun qui fonde une identité collective.

C'est cette *fraternité* qui caractérise par exemple les communautés religieuses, et dans une certaine mesure les mouvements politiques. Or la société semble en effet menacée par l'excès d'individualisme, par l'égoïsme, par l'atomisation du corps social, analysés par Tocqueville comme

étant une conséquence du principe de l'égalité des conditions. Il s'agit d'un égalitarisme dégénéré.

La *fraternité* est par ailleurs hantée par le spectre du fratricide. Pour éviter toute confusion dans les termes, il conviendrait d'opposer la *fraternité* à la fratrie. Abel et Caïn. De la *fraternité* ne peut sortir aucune haine, sauf hypocrisie. Mais l'invoquer religieusement ne signifie pas *ipso facto* qu'on soit sorti de l'état de nature hobbesien. La fraternité-vertu cherche à atteindre l'idéal de la communion "où le lien politique serait créé par le sentiment subjectif d'appartenance à une même communauté politique, assimilée à une communauté spirituelle de frères" (Munoz Dardé, 2004).

Ainsi, la *fraternité* peut, selon les mots de Régis Debray, se donner comme une définition de la politique dans la mesure où "elle fait de la famille avec ceux qui ne sont pas de la famille", dans la mesure où elle transforme l'appartenance ethnique en décision électorale, et le destin en décision volontaire. Auquel cas, on retrouverait la conception de la fraternité telle que Spinoza la conçoit dans le *Traité théologique politique*: le sens naturel de toute religion, avant son dogmatisme. De quoi penser l'évangile de la fraternité proposé par Edgar Morin dans la Pensée complexe: l'éthique de la *religation*.

### Quelques ouvrages à titre indicatif

BRAGUE, Rémi (1992). *Europe, la voie romaine*. Paris, Criterion.

——— (2008). *Du Dieu des chrétiens et d'un ou deux autres*. Paris, Flammarion.

DEBRAY, Régis (2009). *Le moment fraternité*. Paris, Gallimard.

DERRIDA, Jacques (1997). *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre — De l'hospitalité*. Paris, Calman-Lévy.

FRÈRE DENIS, Hubert (dir.). *L'hospitalité: recueil de textes non bibliques pour l'accueil de l'hôte*. L'Atelier, 1996

GOTMAN, Anne (1997). "L'hospitalité". *Communications*, n. 65.

——— (2001). *Le sens de l'hospitalité — Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre*. Paris, Presses universitaires de France.

GOUIRAND, Pierre (2008). *L'accueil: de la philoxénologie à la xénopraxie*. Nantes, Amalthée.

MONTANDON, Alain (dir.) (2001). *Lieux d'hospitalité — Hospices, hôpital, hostellerie*. Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal.

——— (2004). *Le Livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*. Paris, Bayard.

MORIN, Edgar (2004). *L'Éthique — La Méthode*. Tomme 6. Paris, Ed. Seuil.

——— (2011). *La Voie pour l'avenir de l'humanité*. Paris, Ed. Fayard.

- MORIN, Edgar, en coll. avec Anne-Brigitte Kern (1993). *Terre-Patrie*. Paris, Ed. Seuil.
- MUNOZ DARDÉ, V. (2004). Art. "Fraternité". *Dictionnaire d'Ethique et de Philosophie Morale*. Paris, PUF.
- RAWLS, John (1987). *Théorie de la Justice* (1971). Trad. par Catherine Audard. Paris, Seuil.
- SCHÉRER, René (1993). *Zeus hospitalier: éloge de l'hospitalité*. Armand Colin (rééd. La Table ronde, 2005).

